



David Fontaine

Avec ou sans sexe

essai

{ LES Petits matins }

arte
ÉDITIONS

Du même auteur

La Poétique. Introduction à la théorie générale des formes littéraires (1993), Armand Colin, coll. « 128 », 2005.

Ouvrages collectifs

Dictionnaire des grandes œuvres de la littérature française, Dictionnaires Le Robert, 1992.

Actes des colloques Céline de Prague, Paris, Budapest, Caen, Milan, Dinard et Berlin, Société d'études céliennes, respectivement 2001, 2003, 2005, 2007, 2009, 2011, 2013.

Couverture : Thierry Oziel

Maquette : Stéphanie Lebasard

© Les petits matins/ Arte Éditions 2013

Les petits matins, 31, rue Faidherbe, 75011 Paris

www.lespetitsmatins.fr

Arte Éditions, 8, rue Marceau, 92130 Issy-les-Moulineaux

www.arte.tv

ISBN : 978-2-36383-100-2

Diffusion Seuil

Distribution Volumen

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

9 Introduction

21 Récits de vie

23 Agnès : l'obscur fléchissement du désir

29 Aurélien : les filles au père

36 Pierre : l'homme qui aime comme une femme

44 Fumiko : la fleur de son secret

50 Olga : marquée par le père

56 Sylvain : l'homme vulnérable

63 Julien : le non-séducteur

72 Pascale : la cohabitante du troisième type

80 John : houellebecquien malgré lui

92 Jeanne : l'enfer du couple

100 Guillaume : l'angoissé du travail

106 Florence : la désenchantée du célibat

118 1. Critique du dogme de la normalité sexuelle

120 Loi du plaisir, loi du marché

123 Le règne des moyennes statistiques

125 Une question de santé : le sexe médicalisé

127 2. Tous des cas ?

127 Vierges tardives : la malédiction virginal ?

130 Des névrosés : sous l'œil du psy

133 La psychanalyse donne-t-elle le fin mot ?

138 Des traumatisés : *sex is violence*

141 Le tout autre

142 3. Un nouveau phénomène social ?

143 Le modèle du couple en crise

146 La célibataire, figure de proue

151 Internet : la rencontre à l'envers

154 Internet (bis) : embarquement pour le porno

157 Le monde des asexuels : réalité ou fiction médiatique ?

162 4. Vers une nouvelle guerre des sexes ?

162 *Sex and the Feelings*

164 « Sexe » = coupure

167 L'obscénité sentimentale

169 La peur de s'engager

171 Le grand malentendu

177 Femmes bardées d'exigences contre hommes pas à la hauteur

181 Conclusion : la parenthèse désenchantée ?

INTRODUCTION

« Introduction : mot obscène »

Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*

Le sexe est partout. Son image se réfléchit, indéfiniment répétée, à la surface très lisse de la société de consommation. Dans la publicité : après la vague « porno chic » et la déferlante SM, ses « leçons » de séduction numérotées continuent de décliner l'art de tout vendre par le désir. Dans la politique : coup de tonnerre transatlantique le 14 mai 2011, lorsqu'une sombre histoire de fellation forcée dans une chambre d'hôtel de New York abat en plein vol Dominique Strauss-Kahn, encore directeur du FMI et candidat donné favori à la présidentielle française. Tandis que l'été 1998 restera dans l'histoire comme celui du feuilleton des fellations – décidément ! – prodiguées par une stagiaire au président des États-Unis, livré *live* sur toutes les télés de la planète. Deux exemples montrant que les « hommes les plus puissants du monde » ne tiennent qu'à un fil pulsionnel... Dans l'art, aussi : le cinéma d'auteur, couronné à Cannes, montre désormais en gros plan des étreintes à peine simulées entre femmes comme entre hommes, et la littérature féminine recense les « cinquante nuances » des amours sado-masochistes. Dans les médias, bien sûr : pas une semaine ou presque sans qu'un magazine fasse le tour de la « France libertine » ou qu'un hebdomadaire explore le « nouveau Kama-sutra ». Les journaux féminins alignent les enquêtes sur l'amour à trois... Même

le respectable *Elle* (20 juillet 2012) a glissé sur une couverture estivale cet appel de une : « Témoignages : la pipe, ciment du couple ! ». Les chaînes de télé rivalisent de talk-shows obsédés et d'émissions de télé-réalité scabreuses – « Non, mais, allô, quoi ! » : si on ne parle pas de cul, on parle de quoi alors ? Chaque été, la déferlante du sexe recouvre toutes les couvertures : du néo-réac *Causeur* titrant sur « La quadrature du sexe » à l'été 2011, avec, en pages intérieures, un cantique provoc' de Frigide Barjot « Dieu aime le sexe », à l'archéo-branché *Les Inrocks* affichant l'été suivant la photo d'une bouche vermillon entrouverte à travers une voile de mariée, barrée de ce titre tout simple : « Sexe 2012 ». Comme si ce cliché figurait un trou noir auquel toute la société se résume et aspire...

Image universelle et point aveugle

Rien à redire à tout cela ! Il ne s'agit pas dans ces pages de jouer les pères la pudeur ou la vertu outragée. Que nul n'entre ici s'il se prétend moins obsédé que les autres ! Simplement, le spectacle de ce pansexualisme souverain jette un doute. Le sexe est désormais non seulement partout, mais au-dessus de tout, icône érigée au faîte de la société de consommation. Mais est-ce vraiment le sexe lui-même, acte de chair et aussi d'amour, ou bien son simulacre ? Image rémanente, injonction à consommer et, pour finir, idole devenue monstrueuse, moderne Oviri, car elle est la plus vendeuse de toutes, l'aphrodisiaque économique par excellence. Levons d'emblée l'ambiguïté : ce n'est pas le sexe, la pratique de l'acte sexuel qui est sur la sellette, mais bien son simulacre vendu et vendeur, son universelle prostitution. Réalisateur

du beau film homo ouvert aux hétéros (ou *straight-friendly*) *L'Inconnu du lac* (2013), le réalisateur Alain Guiraudie en témoigne : « Après la libération sexuelle des années 1970, on se sent dans une perpétuelle assignation à baiser, dans une obligation à jouir. [...] Il y a une reprise en main du sexe libre par le business. Cette assignation à jouir va avec la société de consommation, qui inclut une consommation du sexe¹. » Doit-on parler aujourd'hui de libération des corps – que cent jouissances fleurissent ! – ou de dictature du marché, des marchés ?

Ce premier doute amène une deuxième question souvent tue, informulée : le sexe, hissé au rang de valeur suprême, est-il vraiment pour tous ? N'y a-t-il pas des exclus de notre société de consommation sexuelle, voire de surabondance érotique et de libertinage obligatoire ? Existe-t-il des réfractaires, que ce soit ou non à leur corps défendant, à l'ordre du jour ressassé d'atteindre le plaisir par tous les moyens ? Voilà peut-être bien l'impensé de cette société, le point aveugle du discours dominant, la faille cachée de la doxa contemporaine : malgré l'affichage permanent, malgré les icônes géantes, malgré la surface qui y est consacrée sur papier et sur les écrans, il y a des gens qui ne font pas l'amour. Scandale !

« Libération sexuelle » et nouvelle norme tacite

Scandale à rebours de la morale répressive d'antan : la fameuse « libération sexuelle » issue de 1968 ne profiterait pas forcément à tous et n'aurait donc pas brisé toutes les chaînes. Le grand soir n'aurait pas eu lieu dans les alcôves... Français, encore un effort ?

1. Dossier de presse du film.

Par cette libération, l'Occident en mal de messianisme prétendait pourtant apporter, en quelques révoltes étudiantes et à coups de slogans simplistes, la lumière au reste du monde, resté forcément obscurantiste malgré des traditions raffinées réglant l'usage des plaisirs depuis des millénaires... N'oublions pas qu'en France l'étincelle des événements politiques de Mai 68 est effectivement partie d'un libelle de 1966 sur « la misère sexuelle en milieu étudiant » et de la dénonciation par Daniel Cohn-Bendit de la séparation des garçons et des filles dans les dortoirs de la cité universitaire de Nanterre.

Il est indéniable que le mouvement issu de 1968 a grandement contribué à assouplir les mœurs des sociétés occidentales. Précisément parce qu'il a relayé, appuyé et fait entrer dans les habitudes le progrès médical que constitue la contraception féminine. Vraie révolution, pour le coup, qui a définitivement déconnecté la sexualité de la procréation et l'a fait émerger comme une sphère autonome, notamment pour les femmes : invention de la pilule en 1956 aux États-Unis par le docteur Pincus, légalisation en France en 1967 par la loi Neuwirth, légalisation de l'avortement en 1975 par la loi Veil.

Ce faisant, la « libération sexuelle » a d'abord et surtout libéré le discours, comme l'ont relevé Michel Foucault en son temps ou Jean-Claude Guillebaud plus tard : jamais une société ne s'est montrée aussi obsédée par le sexe que la nôtre depuis quarante ans, et, surtout, ne s'est crue si supérieure historiquement dans ce domaine. Or, ce discours utopique libérateur induit une relecture manichéenne et naïvement prétentieuse de l'histoire de la sexualité : le progrès serait réservé à notre modernité toute récente, opposée à

des siècles de tradition immobile. Entre cent exemples possibles, la simple visite de l'étonnant et méconnu musée du sexe dans la Chine ancienne, à Tongli, non loin de Shanghai, invite à une saine modestie. Surtout, ce discours a fini par se transformer, insidieusement, en nouvelle norme : désormais, nul n'est censé ignorer la loi du sexe ni les voies du plaisir, sous peine de briser le consensus social. Ce n'est plus le sexe qui est interdit, c'est la critique de sa domination qui le devient. Ou, plus exactement, la mise en cause du règne de son simulacre marchand. Alors, au bout du compte, « libération sexuelle » ou nouvel asservissement au joug de la performance et de la quantité ? Pour citer encore le cinéaste Alain Guiraudie : « Si la libération sexuelle débouche sur une obligation de jouissance, elle peut vite se transformer en aliénation. Je me demande où nous conduit cette recherche du seul plaisir. » Paradoxe étrange : si, hier, c'est le pratiquant du sexe qui était durement dénoncé comme pervers et vicieux par la morale religieuse, aujourd'hui, en forçant un peu les choses, c'est le non-pratiquant qui ferait figure d'anormal, d'asocial, voire de cas pathologique...

Or, malgré l'étalage au grand jour de la pulsion désirante, immanquablement canalisée en impulsion d'achat, malgré l'invitation sans cesse répétée à consommer du sexe sous toutes ses formes, malgré la contagion impudique qui saisit le discours comme les pratiques, il existe des laissés-pour-compte, des chômeurs et des abstentionnistes de la chose. Interdit d'en parler : ils n'existent pas, ils sont marginaux, infinitésimaux, *epsilon*, rien du tout. Ah bon ? Vraiment ? Et si c'était ça, le nouveau tabou ? Car, si nous ne sommes pas nous-mêmes concernés, nous en avons tous autour de nous, nous en connaissons tous : réfléchissez

quelques instants... Pire, nous soupçonnons certaines de nos connaissances de n'avoir aucune sexualité, au nom de cette police des mœurs inversée qui épie chez le voisin les signes de « misère sexuelle » et traque les « mal-baisés » – injure suprême dans notre société du « jouir sans entraves ».

Des chiffres et de l'être

Des chiffres ? La grande enquête publique menée sous l'impulsion de diverses agences du ministère de la Santé par un panel de chercheurs – sociologues, démographes, médecins – fournit des données à profusion. Après une première mouture datant de 1992 sous le nom d'« Analyse du comportement sexuel des Français », l'enquête menée en 2006 auprès de 12 000 personnes âgées de dix-huit à soixante-neuf ans, sous le titre de « Contexte de la sexualité en France » (CSF), a été élargie comme l'indique cette nouvelle dénomination. Elle prend davantage en compte la diversité des pratiques, les disparités sociales et la signification donnée par chacun à sa sexualité. Signe des temps, peut-être, l'ouvrage qui en publie les résultats² consacre pour la première fois un chapitre à « l'absence d'activité sexuelle », qui était jusque-là restée un angle mort dans ce champ d'étude. Dans la nomenclature CSF, sont définis comme « sexuellement inactifs » les individus n'ayant eu aucun rapport sexuel au cours des douze derniers mois. Suivant ce critère, 10,8 % des femmes et 6,6 % des hommes sont sexuellement inactifs, au lieu de 12,4 % et 6,2 %, respectivement, en 1992. La diffé-

2. Nathalie Bajos et Michel Bozon (dir.), *Enquête sur la sexualité en France : pratiques, genre et santé*, La Découverte, 2008.

rence du simple au double (qui a d'ailleurs tendance à se réduire) est principalement due au fait que ces chiffres englobent les veuves et les femmes âgées, qui vivent statistiquement plus longtemps et semblent accorder moins d'importance au sexe à partir de la cinquantaine. Le léger tassement du côté féminin sur quinze ans peut néanmoins s'expliquer par le maintien de l'activité sexuelle des couples au-delà de l'âge de cinquante ans, que relève aussi l'étude. Ces pourcentages généraux sont, en outre, sans doute minorés, car 3,1 % des personnes interrogées ont refusé de répondre sur la date de leur dernier rapport sexuel, et parce que, sous la pression qui fait d'une sexualité épanouie l'indice d'une vie réussie, « les enquêtés, et tout particulièrement les hommes, peuvent avoir tendance à surestimer leur activité sexuelle³ ».

Pour la tranche des 25-34 ans, la tendance s'inverse : la proportion des femmes sexuellement inactives tombe à 3,5 %, tandis que celle des hommes est de 6 %, comme dans la moyenne générale. Une différence qui est liée à un autre résultat de l'enquête : outre les femmes âgées, l'inactivité touche en priorité les hommes jeunes, qui peinent à trouver des partenaires. La différence se tasse d'ailleurs pour les 35-39 ans, avec des taux d'inactivité sexuelle de 4,7 % pour les femmes et de 5,5 % pour les hommes.

Conclusion provisoire : les chiffres de l'abstention sexuelle sont certes très minoritaires, mais ils ne sont ni nuls ni infinitésimaux. Au passage, il faut d'emblée souligner un danger presque inévitable en matière de chiffres : toutes ces enquêtes, en principe purement descriptives, courent le risque d'être lues de manière normative. En effet, quand on lit, au terme des résultats

3. *Ibid.*, p. 336.

de CSF, que les Français ont en moyenne deux rapports sexuels ou plus par semaine jusqu'à quarante-cinq ans, mais moins au-delà, ou bien que les femmes déclarent avoir eu en moyenne 4,4 partenaires au cours de leur vie quand les hommes en revendiquent 11,6 (contre 3,4 et 11 en 1992), on ne peut s'empêcher de se demander : et moi, suis-je dans la norme ?

Voici le nouveau visage de la (prétendue) normalité sexuelle : le risque d'une dictature masquée des chiffres. Car nous parcourons avidement ces statistiques par curiosité, bien sûr, pour mieux comprendre et mieux nous comprendre, mais aussi par besoin fondamental de nous rassurer, de nous sentir dans la norme, voire à la pointe des dernières tendances – un peu comme des enfants inquiets qui ne voudraient surtout pas se distinguer des autres dans la cour de l'école. Et non sans une petite satisfaction intérieure, le cas échéant, si nous sommes dans la fourchette haute – à la manière d'un élève qui a une bonne note. Comme si la sexualité pouvait être notée...

À l'écoute d'une minorité silencieuse

Quelles que soient les intentions scientifiques des sondeurs et des enquêteurs dans ce domaine par excellence sensible et même névralgique, la sexualité, au terme de ces études quantitatives, se retrouve jaugée comme une performance, quantifiée et mise en équations comparables : dis-moi combien de fois tu baisses et je te dirai qui tu es... Au risque de complexer ceux qui ne cadrent pas avec cette nouvelle norme officielle, à laquelle nous échappons tous en fait, tant soit peu, à la marge. Au risque, aussi, de passer à côté du mystère singulier que recèle la

sexualité de chacun. Car l'intimité des corps, des humeurs et des désirs s'accommode mal de la loi des grands nombres.

Que vaut cette nouvelle norme sociale d'autant plus puissante qu'elle est tacite et indirecte ? Pourquoi s'y conformer à tout prix ? Non seulement c'est elle qui pousse à dire et à répéter que les non-pratiquants du sexe représentent une population infime, insignifiante, mais elle incite aussi à porter un jugement négatif : cela ne peut être que des « cas lourds », des individus « abîmés » par la vie, des « coincés » ou des hystériques... Signe du déclin de l'Empire américain ? De la décadence de l'Occident ? Symptôme d'une société en mauvaise santé ? Et pourtant, non seulement les abstinentes existent, mais ils se revendiquent, se racontent et se disent heureux pour certains, et pas si malheureux que ça pour d'autres... En tout cas, ils ne se sentent pas spécialement anormaux. Le mouvement des asexuels, récemment importé des États-Unis, a beau sembler pour le coup vraiment infinitésimal et avoir été sans doute monté en épingle par les médias, il témoigne au moins d'une prise de conscience, si ce n'est d'une révolte.

La gageure de ce livre est de rendre la parole à ces abstinentes, de les écouter sans préjugés et de les prendre vraiment en compte. En douze portraits sensibles, élaborés au terme d'entretiens non directifs de deux à trois heures chacun, le but est de restituer des parcours de vie cohérents, de donner les clés d'histoires vécues, de donner à sentir l'épaisseur de cette matière humaine. L'idée était d'éviter de morceler et de noyer l'expérience unique de chacun des interviewés, l'itinéraire propre qui l'a mené à l'abstinence et qui l'explique en partie, dans un essai général qui

aurait juste cité tel ou tel détail de son parcours à titre d'illustration, de manière ponctuelle et anonyme.

Choix d'objet et critères de définition

Précisons la règle du jeu. L'enquête a été délibérément ciblée sur les trentenaires urbains socialement intégrés, car c'est précisément chez eux que le paradoxe est le plus éclatant : ils sont dans la force de l'âge et sont les plus sollicités, voire ciblés, par l'offre de notre prétendue société de surabondance sexuelle. Un critère minimal a été retenu : ont été recueillis ici les témoignages de femmes et d'hommes qui ont connu une ou plusieurs périodes d'abstinence sexuelle d'au moins six mois consécutifs entre l'âge de trente et trente-neuf ans. Par abstinence, il est ici entendu le fait de ne pas avoir de rapports sexuels avec une autre personne. Dans cette optique, la masturbation, qui est évidemment une pratique sexuelle, n'entre pas en ligne de compte, puisqu'elle n'est pas un acte érotique qui brise la solitude.

Pourquoi six mois ? Pour une raison d'abord psychologique : c'est la durée à partir de laquelle le fait de ne plus avoir de relations sexuelles commence à inquiéter, à alerter et, dans certains cas, n'est plus vécu comme un simple accident transitoire mais peut prendre un sens différent. Concernant les couples, six mois, c'est précisément la durée retenue par l'Église pour caractériser la non-consommation pouvant conduire à l'annulation du mariage. Et du point de vue thérapeutique, six mois sans rapports, c'est le délai critique à partir duquel les sexologues parlent de « couple en crise » et justifient leur intervention visant à dénouer la situation par une thérapie conjugale.

On peut relever, au passage, qu'en retenant ce critère de six mois sans activité sexuelle, le pourcentage d'environ 5 % de trentenaires inactifs sexuels sur douze mois (hommes et femmes confondus) grimperait sans doute de manière significative... Mais trêve d'extrapolations chiffrées. Le choix a été fait de recueillir des témoignages divers mais en nombre limité, sans aucune prétention scientifique à former un échantillon représentatif. Le pari est que l'expérience individuelle, retracée d'un seul tenant, livre, sur un sujet si sensible, des enseignements pertinents et complémentaires par rapport à un travail de sommation statistique. En retrouvant l'universel par le singulier.

Une collection de témoignages

De la même manière, on ne trouvera pas ici d'enquête de terrain sur les sites Internet de rencontre, la vogue éphémère du *speed dating*, les salons et clubs de vacances pour célibataires, ou les mille et un autres artifices et subterfuges récemment mis au point afin de susciter de nouveaux couples. Pour plusieurs raisons : toujours payants, ces moyens de rencontre sont précisément un nouvel avatar de la société marchande du sexe. Surtout, leur utilisation ne constitue qu'un indice d'abstinence, au mieux une stratégie pour en sortir, mais ne fournit aucun tableau descriptif de la vie sans sexe en tant que telle. En outre, tous ces lieux de rencontre, virtuels ou réels, ont déjà été largement décrits dans les magazines, notamment féminins, mais pas seulement.

Autre équivoque à dissiper : la question des absents, définie strictement sous l'angle de la sexualité non pratiquée, recoupe bien sûr le vaste sujet des célibataires et le thème répandu de la « vie en

solo », désormais vantée et explorée par ouvrages et revues. Mais ce recoupement transversal n'épuise pas la question pour autant. Car il y a un grand nombre de célibataires qui font l'amour régulièrement, voire plus souvent qu'à leur tour s'agissant des adeptes du multipartenariat. Inversement, l'abstinence existe aussi au sein du couple, ce n'est un secret pour personne. Même si les chiffres sont bas : d'après l'enquête CSF, 2,5 % des femmes vivant en couple et 1,3 % des hommes n'ont pas fait l'amour depuis un an. Mais en renversant le point de vue, au sein de la population des sexuellement inactifs, 17,1 % des femmes et 11,5 % des hommes sont en couple. C'est d'ailleurs presque un lieu commun proverbial : « L'amour dure trois ans », « Sept ans de réflexion », « L'usure du désir »...

C'est du rassemblement et de la confrontation de ces témoignages, à lire dans l'ordre ou non, au gré de ses préférences, que peut jaillir un sens pour le lecteur. Dans un essai conclusif, quelques pistes de réflexion seront abordées, à partir de la parole des témoins, mais en s'aidant aussi du point de vue éclairant d'un certain nombre de spécialistes consultés. Que l'on ne s'attende pas ici à une interprétation autorisée, à une grille de lecture univoque qui vienne refermer le propos et faire opportunément de chaque témoignage un simple cas à expliquer, une équation à résoudre. Il y va d'abord d'un problème de compétences : ce livre n'est écrit ni par un psy (-chanalyste, -chologue, -chiatre...), ni par un sociologue, ni par un historien... Problème de posture, ensuite : il ne s'agit pas ici de classer, de catégoriser et, en définitive, de juger, mais de se mettre à l'écoute de voix ténues et souvent tues, puis de tenter, ce faisant, de soulever des interrogations et de provoquer la réflexion sur la société actuelle.